

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Charge utile

Pierre Turgeon

Volume 31, Number 6 (186), December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31862ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turgeon, P. (1989). Charge utile. *Liberté*, 31(6), 45–50.

PIERRE TURGEON

CHARGE UTILE

Le monde se présente à l'intérieur d'un cadre flou. C'est d'ailleurs fatigant de ne pas savoir exactement où il commence et où il finit. S'il n'en tenait qu'à moi, je l'inscrirais dans un cercle, avec bordure rouge. Alors disons qu'il est là, dans sa frontière bien précise, riche du présent, avide d'avenir, débordant de passé. Convulsé comme un ovni, il déborde de toute part. D'un coup sec, je l'arrache au néant et je l'avale avec tout ce qu'il contient: patrons et parents, commensaux, alliés, ennemis, vipères, vermines, parasites, coquerelles et microbes, je les déguste, bons au palais, ils disparaissent dans l'œsophage sacré. Voilà la fameuse manducation de l'enracinement. Un goût d'hostie, forcément, à ce monde catholique et québécois, mais aussi d'étoiles, de huns et de dynamite.

Je me prélasse dans le jardin de mon passé, qui a besoin de moi pour exister, où les êtres tremblent dans la tension que je mets à les ressusciter. L'avenir? Pourquoi y penser? Il surviendra de toute façon. Et autrement que nous le pensons. Mais le passé n'existe que par nous.

Le plus proche est le plus lointain. Je me suis toujours soigneusement éloigné de moi-même. De sorte que je ne vois pas plus mes pensées et mes sentiments les plus intimes que les astres d'une autre galaxie.

Petite phrase de Brahms, qui a souvent contribué à me calmer: «Celui qui est dominé par une passion a besoin de se faire soigner.»

Mes idées se distinguent des étoiles en ce qu'elles sont très rares, mais elles leur ressemblent parce qu'elles me guident au milieu de la nuit.

Les piliers rouillés du pont. Le camionneur conduit en buvant du café dans une tasse de *styrofoam*. Les traits creusés.

La charge utile. Voilà ce qui compte. Un carnet, un crayon. C'est tout.

Les cinémas pornos. La grande salle abandonnée. À côté les cabines individuelles.

Au lieu d'imaginer, déchiffrer. La différence entre les deux n'étant d'ailleurs pas si énorme. Ce tremblement que personne ne peut décoder, qui s'inscrit dans le glissement silencieux de la pointe-bille sur le papier.

Les humeurs: pourquoi et comment passons-nous d'une à l'autre, calcul différentiel appliqué à la psychologie. Le point critique, qu'on ne voit jamais vraiment bien. La musique, qui agit sur elles, parce qu'elle dure.

Ma tentation: la pureté du concept. Rejeter le monde sensible pour contempler les essences. Rejeter l'art, du même coup, puisqu'il dépend du monde sensible. Me retrouver dès maintenant face à la mort, avec une existence vidée de son contenu. Je sais déjà tout ce qui peut m'arriver, pas dans le détail, mais sur le plan formel, à l'intérieur des catégories à prioriques de Kant. Rien ne peut me surprendre.

Mais la fête de la pensée abstraite, ce n'est pas rien, non plus. Ces concepts déplacent des mondes. Et quand on se retourne vers le monde, c'est dans un délire lucide que l'on considère son désordre.

Ce soir, les nuages noirs, effilochés, comme des sentiers ne menant nulle part; des pensées disparates, en déroute; le grincement des antennes de télévision pivotant au moyen de leur moteur électrique pour capter les chaînes américaines, les eaux sales du Richelieu enflé par la fonte des neiges; la boue qui sèche sur le bord du chemin des Patriotes. L'air a un goût de cendre, provenant – je suppose – de tous ces foyers qui flambent joyeusement.

«La vérité n'est rien d'autre que ce dont le savoir ne peut apprendre qu'il le sait qu'à faire agir son ignorance.» Lacan. Pour faire agir mon ignorance, pas besoin de trop me démenner. Elle m'envahit, déborde de moi jusque vers le monde, recouvre les objets et les gens, leur enlevant même leur forme, les jetant dans un maelström perpétuel.

Je bloque les afflux de l'inconscient par une cogitation intellectualisante aux mailles si serrées que plus rien des pulsions destructrices ne passe, du moins à l'état brut et purement désintégrant.

Je n'est pas le sujet de l'énonciation. Le sujet de l'inconscient ne sait pas ce qu'il dit, ni même qu'il parle, et alors comment pourrait-il nous dire ce qu'il est? Comment pourrais-je savoir qui je suis, moi qui suis resté cloué à mon pilori, qui n'ai pas cessé de triturer ma chaîne depuis des heures, ces heures que je ne compte plus, et qui émerge, étonné, dans la lumière christique d'une autre rédemption, dans la récréation verbale de mes entrailles qui se referment momentanément, jusqu'à la prochaine incision que le monde y pratiquera.

M'éloigner de ce faux discours qu'on se passe de main en main en silence, comme dit Mallarmé. Mon errance ne peut se faire dans la réalité, puisque j'y suis attaché par trop de mains lilliputiennes, mais le texte deviendra mon *way out*, mon espace absolument ouvert.

Ce matin, je rêve que je lève mon poignet, que j'ouvre les yeux, que j'aperçois ma montre indiquant 7:00. Puis je le fais réellement. La différence entre le rêve et la réalité? Dans la réalité, il était 7:10.

Se regarder penser: on ne pense plus. Tout le secret est là. Penser: une corrélation continue entre l'acte et le sens. Si on interrompt cet aller retour entre la forme et le contenu, on ne pense plus.

Penser, c'est cogner sur le même clou, longtemps.

Le texte: une voix qui a laissé des traces et qu'on réussit à entendre – ou non.

Dans le ciel déjà éclairé par le soleil que cache la montagne, la lune pâlit, inutile comme les lampes de réverbères allumées mais que bientôt un dispositif automatique éteindra à travers la ville. Je marche dans le champ, derrière ma maison. L'herbe gelée se casse au-dessus de la neige marquée de l'empreinte de vélos, de chiens et de bottes, les miennes peut-être car je passe souvent par ici. Le sentier montre encore une boue durcie, qui crisse sous mes pieds. L'usine abandonnée qu'on démantèle élève ses cheminées de métal rouillé comme les flèches d'une cathédrale d'un culte disparu; on a commencé à découper les murs d'enceinte et même tard dans la nuit, à travers les ouvertures rectangulaires et noires, les torches des démolisseurs jettent des gerbes d'étincelles. Le Richelieu coule d'une eau redevenue transparente; j'aperçois les roches grises et brunes du fond. Une pellicule de glace se

forme sur la berge. L'espace au-dessus de la montagne s'enflamme avant que le soleil se montre. Déjà la rivière étincelle vers le nord et le sud, seule cette partie de la rive reste dans l'ombre jetée par la pointe extrême du sommet.

Philosopher: construire une maison où l'on peut fermer portes et fenêtres. Ne recevoir que des amis. Éviter les fâcheux, les indésirables. Sans cette maison, le monde est trop bruyant, trop distrayant. Je n'arrive pas à penser. Avantages d'un esprit borné.

Besoin de griffonner, du geste lui-même. Combien de pages, de livres s'expliquent ainsi. Et non pas des moindres.

La réalité sensible n'est qu'une construction timide, obtenue autant par tout ce qu'on refuse de voir et d'entendre que par ce que l'on perçoit. C'est l'art qui nous remet en contact avec la beauté du chaos toujours présent, mais toujours masqué par la force de nos habitudes.

Ceux qui peuvent vivre dans un monde fait d'humains, qui peuvent tolérer la proximité de leurs semblables, ne connaissent pas leur bonheur. Pour moi, devenir simplement un humain parmi les humains: le travail de toute une vie.

Je rabâche toujours la même énergie vitale stupidement convertie en dollars, suivant l'idée inavouée que je meurs à l'instant où mon compte de banque tombe à sec.

Le nous homogène, monolithique, sans surprise, m'agace, que certains nationalistes utilisent, et qu'ils prétendent incarner. Je ne me reconnais pas plus dans le portrait collectif qu'ils tracent que dans la carte du ciel d'un astrologue. Au nous, je préfère les autres. Les autres, on ne peut pas les connaître à l'avance, par science infuse; leur histoire réserve des surprises, des épisodes qu'on ne pouvait pas prévoir; leur

culture en gestation ne ressemble plus à un miroir, mais à une fenêtre ouverte sur le monde.

Prier m'est essentiel: l'arbre dans la cour, les nuages, le ciel, les étoiles, tout le sacré qui ne se soucie pas de nous et qui pourtant nous fait exister, auquel bientôt nous retournerons.